

Une vie sans bon sens. Regard philosophique sur Pierre Perrault d'Olivier Ducharme et Pierre-Alexandre Fradet

Daniel Laforest

Number 258, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84884ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laforest, D. (2016). Review of [*Une vie sans bon sens. Regard philosophique sur Pierre Perrault* d'Olivier Ducharme et Pierre-Alexandre Fradet]. *Spirale*, (258), 74–76.

Pierre Perrault est vivant

Par Daniel Laforest

UNE VIE SANS BON SENS.

REGARD PHILOSOPHIQUE SUR PIERRE PERRAULT

d'Olivier Ducharme et Pierre-Alexandre Fradet

Éditions Nota Bene, 2016, 204 p.

Le poète-cinéaste Pierre Perrault raconte une anecdote délicieuse qui résume une grande partie de sa pensée. Dans un des textes rassemblés dans *De la parole aux actes*, en 1985, il se remémore un projet de film avorté pour lequel il s'était rendu avec quelques autres, dont le sociologue et philosophe Fernand Dumont, faire du repérage au Labrador. Tous avaient apparemment marché beaucoup avant de s'arrêter sur un escarpement propice au tournage. Perrault parle d'un Dumont, frêle éminence grise du Québec académique d'alors, traînant la patte, blême et ahanant parmi les autres, hilares. Il ne nous est resté de ce projet que le lieu-dit, nommé sur le champ par Perrault « *la montagne du philosophe magané* ». Pour le poète-cinéaste dont l'œuvre a couru sur quatre décennies, il n'a jamais été question de penser sans bouger, ou inversement. Perrault a aimé la philosophie, mais moins les philosophes. Seuls ceux qui, parmi eux, ont su imprimer une vulnérabilité dans leur œuvre ont trouvé grâce à ses yeux. Par vulnérables, il faut entendre ceux qui ont su montrer qu'ils avaient conscience de l'expérience considérable que représente la vie elle-même. Expérience dont on

dira avec les auteurs du livre qui nous occupe ici qu'elle est tout à fait centrale dans l'œuvre de Pierre Perrault.

Penser avec l'œuvre

Les choses se sont inversées depuis les années où le poète-cinéaste « *chambrait* » son ami Dumont dans les forêts lointaines. *Une vie sans bons sens* est une étude philosophique sur Pierre Perrault qui, parue trois mois après cet autre livre posthume composé d'interventions inédites qu'est *Un homme debout* (publié aux éditions Varia avec la collaboration de Simone Suchet), a obtenu une plus grande résonance médiatique que celui-ci. Le livre d'Olivier Ducharme et de Pierre-Alexandre Fradet a été bien accueilli, et pour cause. C'est un ouvrage qui possède toutes sortes de qualités, dont la plus éclatante est d'être une première en son genre au Québec. Comme son titre l'indique, il veut penser la notion philosophique de « *vie* » avec (et non à partir de, ou à travers) l'œuvre de Perrault. Ses deux auteurs, eux-mêmes philosophes, aiment le cinéma parce qu'ils le respectent, c'est-à-dire qu'ils lui reconnaissent la capacité de penser singulièrement et avec ses moyens

propres. Malgré l'importance du personnage dans la culture du Québec des 50 dernières années, il n'existe pas encore de biographie de Pierre Perrault. Cela donne un tour de plus à la chose : la vie en viendrait-elle à parler en quelque sorte d'elle-même dans le cinéma, les essais, la poésie, bref dans l'art d'un auteur qui se sera, comme Perrault, frotté à la réalité au point d'en venir à détester la fiction ? Ce serait bien beau. Mais alors, pourquoi recourir à l'interprétation philosophique ?

Olivier Ducharme et Pierre-Alexandre Fradet ont pour objectif de « *jeter un éclairage philosophique sur le concept de vie dans l'œuvre de Pierre Perrault* ». Leur approche est oblique, et c'est ce qui la rend salutaire en regard des autres études sur Perrault. En effet, celui-ci a offert presque trop de commentaires sur sa propre œuvre. Un bon nombre d'entre eux sont à ranger dans la catégorie des paroles de circonstances, à savoir qu'ils ont été émis en même temps que l'œuvre se développait. On imagine donc mal une autre étude sur « *la parole* » ou sur « *l'image* » chez Perrault : ce sont les poncifs critiques qui menacent aujourd'hui de la broyer. Ducharme

et Fradet évitent cet écueil en n'essayant pas de parler un autre langage que le leur – celui de la discipline philosophique. « *La notion de vie possède au moins deux grands versants essentiels : la concrétisation et le devenir. [...] Nous chercherons à expliquer à quel point ces deux idées se situent au cœur de l'œuvre perraultienne et comment elles se manifestent d'un point de vue cinématographique.* » Non seulement parviennent-ils à proposer des interprétations neuves sur Perrault, mais ils parviennent aussi, à partir de ce qu'ils n'abordent pas, à en évoquer plusieurs autres qu'il faudra dire et penser après eux. De fait, leur programme s'accomplit presque aussitôt, au moins partiellement, dès lors que les auteurs emploient l'appellation « cinéma vécu ». Les discussions de chapelle ayant soupesé les différences entre cinéma-vérité, cinéma direct, ou cinéma documentaire n'ont guère prêté une attention soutenue à cet amalgame revendiqué par Perrault avec le terme de vécu, qui rassemble cinéaste, acteurs et expérience de tournage en une espèce de bloc de sens humaniste. On pourrait ajouter le vent qui cingle les visages, le froid ou la chaleur qui pèse sur les esprits, les ciels et les brumes de l'Isle-aux-Coudres ou de l'Abitibi durant les tournages, et on tomberait sous le même sens. En définitive, c'est d'une texture humaine à la fois circonstancielle et universelle que se réclament les films de Perrault. Pris ensemble, ils composent les traces d'une aventure au sens fort dont la philosophie peut être l'interprétant ultime parce qu'elle est capable de penser en quoi cette aventure se rattache à la totalité difficile à concevoir d'une existence, et en quoi elle a par ailleurs une valeur collective, c'est-à-dire éthique. Cela dit, il n'est jamais suffisant de prononcer le mot philosophie. Il faut s'orienter, choisir ses philosophes, savoir qui seront les alliés objectifs dans cette lecture de Perrault, et pourquoi. C'est déjà là un art, auquel l'ouvrage

fait honneur. *Une vie sans bon sens* est impeccable dans sa clarté d'expression et impressionnant dans son unité de ton (on ne perçoit guère les changements de plume). Il est tout aussi incisif dans son orientation, qui veut faire dialoguer Perrault avec les pensées de Nietzsche, de Michel Henry et de Pierre Bourdieu. Un passage est en outre consacré à la philosophie plus récente de Quentin Meillassoux, mais il détonne dans l'ensemble et aurait pu être retranché sans appauvrir le reste.

La vie comme devenir

Du point de vue philosophique, l'enjeu avoué du livre est de maintenir la validité d'une conception de la vie comme « devenir ». C'est cette conception que Nietzsche a offert le premier comme source d'une éthique engageant tout l'individu, puis éventuellement la société ; que Henri Bergson a articulée après lui comme « élan vital » ; que des immanentistes comme Georges Canguilhem, Gilles Deleuze, Raymond Ruyer, Gilbert Simondon, ou Michel Serres (ami de Perrault) ont poussée plus loin par le biais des sciences ; et qu'un retour au réalisme dans la philosophie voudrait aujourd'hui discréditer. Ducharme et Fradet mènent l'argumentation qu'exige un tel projet comme il se doit, avec des digressions qui pourront laisser un peu perdu le seul amateur de cinéma. Mais ils reviennent sans cesse à Perrault comme à un garant expérimental de leurs intuitions – celui qui, justement, les aurait vécues. « *[Les textes de Perrault] doivent être compris comme des récits de vie et sont systématiquement complétés par une mise en pratique.* » Quand ils tirent leurs conclusions, chapitre après chapitre, c'est en considérant l'œuvre de Perrault comme détentrice de ses raisons propres, une masse non philosophique quoiqu'essentielle à la validité de ce que la philosophie dira d'elle : « *La caractéristique de l'œuvre perraultienne est [...] de concevoir*

le devenir comme étant au cœur du réel lui-même plutôt que de le cantonner dans l'imaginaire pur. » Les auteurs n'instrumentalisent pas leur sujet. À bien des égards ils l'admirent, et ne s'en cachent pas. Ils admirent aussi Nietzsche. Le dialogue qu'ils organisent entre Perrault et lui (à partir non de ce qui les rapproche mais de ce qui les distingue, méthode fort habile) menace par sa longueur de déstabiliser l'ensemble du livre. D'autant plus que, sur cette même longueur, un lecteur exigeant sera tenté par des désaccords assez profonds. Ainsi de Perrault qui, en encourageant « *l'individu [...] à se regarder en face et à assumer sa condition de créateur* », aurait su dépasser à la fois les critiques nietzschéennes du comédien « *envisagé comme imitateur de formes préexistantes et créateur mal assumé* », et celle du « *peuple entendu comme "troupeau servile"* ». Perrault détestait la culture populaire incarnée par l'industrie hollywoodienne du spectacle, c'est pourquoi il serait proche de Nietzsche, selon les auteurs, car il aurait perçu dans l'autre culture populaire, la vernaculaire, « *une instance capable de lutter contre l'affaiblissement de la vie* ». Voilà la pirouette accomplie. L'argument est séduisant, sauf qu'il ignore des faits de taille. Le premier étant que Perrault ne transformait pas n'importe qui en acteur vitaliste. Au contraire, il choisissait minutieusement ses « acteurs » sur la base de leur faconde : ses films se sont nourris presque exclusivement de grandes gueules, d'imprécateurs, de bonimenteurs et de malins escrimeurs de la parole. Lui-même n'a pas fait de secret de ce *casting* : il n'y aurait pas eu de film à l'Isle-aux-Coudres, par exemple, sans la rencontre du père Alexis Tremblay et des quelques autres raconteurs de génie à sa suite. L'autre type de personnage chez Perrault, plus discret mais néanmoins essentiel, pourrait être défini, en résumé, comme une caution scientifique, à savoir des spécialistes de divers horizons, constructeurs de bateaux,

génétiens, archéologues – et philosophe, justement, avec Michel Serres –, dont les discours explicatifs s'intercalent parfois dans le cours de l'action, pour ne pas dire de la vie elle-même.

L'analyse par Ducharme et Fradet du film *La bête lumineuse*, pour appuyer le rapprochement avec Nietzsche, s'efforce trop de montrer que le poète est celui qui « révèle l'extraordinaire à travers les hommes ordinaires ». Cela lui fait perdre de vue que ce film n'en contient pas, de poète, mais présente plutôt un écrivain égaré parmi des chasseurs dont les paroles sont beaucoup plus riches que les siennes et dont la spécialité consiste en la maîtrise cynégétique et les mille façons de la célébrer par le verbe et les gestes. C'est l'ilot d'une sous-culture que ce film exprime, et on peut soutenir contre les auteurs que cela n'a rien d'ordinaire. Au final Perrault serait nietzschéen parce qu'il ébranle « l'identité et le modèle de vérité comme adéquation, c'est-à-dire la conception selon laquelle est vrai ce qui reproduit identiquement le réel ». Mais le projet derrière le cinéma de Perrault, comme l'amour que celui-ci témoigne à chacun de ses films en accumulant les commentaires sur eux, en est un qui repose sur l'authenticité. Concept élastique, beaucoup moins philosophique que ceux d'identité et de vérité, mais pas moins fort dans les esprits, surtout dans les esprits nationalistes. On souhaiterait voir ce concept développé davantage par Ducharme et Fradet. Pour l'heure, à moins de soutenir que seul le devenir est authentique, ce qui est oiseux, Perrault nous semble encore tout sauf nietzschéen. On opinera davantage devant les lignes sur Michel Henry et cette idée forte selon laquelle on ne peut tirer profit d'une telle phénoménologie qui veut « comprendre à quelles

conditions nous avons accès au monde » qu'après s'être interrogé avec Perrault sur « la distinction entre la théorie et la pratique ». Développements qui, dans le livre, expliquent la convocation ultérieure de Pierre Bourdieu avec ses concepts d'habitus et de sens pratique permettant à « un individu de s'inscrire dans une culture et d'appartenir à un territoire ». L'inclusion de Bourdieu dans une étude sur Pierre Perrault est audacieuse ; elle ouvre des perspectives assez captivantes. Tout juste pourrait-on déplorer cette fois l'absence d'une réflexion sur la poésie ou, plus profondément, sur la poétique, comme habitation du monde. Absence qu'on ne saurait trop reprocher aux auteurs puisqu'elle marque, à peu d'exceptions près, toute l'histoire de la philosophie. C'est dire ce qu'une œuvre comme celle de Pierre Perrault peut encore nous donner à penser.

L'ascendance manquante

On va ainsi d'accords en désaccords sachant bien que c'est là tout le sel de l'entreprise. N'est-ce pas ce que devrait nous inspirer tout livre de philosophie digne de ce nom ? J'ai suggéré que plusieurs choses ne sont pas dites sur Perrault dans *Une vie sans bon sens*, et que ces silences nous invitent à penser plus avant, avec plus d'appétit encore. Je pensais surtout au fond socioculturel sur lequel s'est détachée la personne de Pierre Perrault. On le fait dialoguer aujourd'hui avec des philosophes européens dont il n'a lui-même jamais parlé. Le documentariste Jean-Daniel Lafond accepte gracieusement d'offrir une préface à *Une vie sans bon sens* pour venir y rappeler que, si Pierre Perrault a un jour entendu le mot philosophie, c'est grâce à lui (passons). Ducharme et Fradet eux-mêmes s'interrogent à plusieurs

reprises sur ce qu'a pu être la présence de la philosophie dans l'esprit de Perrault. C'est, derechef, le manque d'une autobiographie intellectuelle qui se fait sentir. Pierre Perrault l'avocat formé au cours classique nous a laissé le souvenir d'un artiste exposé aux grands vents et aux quatre points cardinaux du territoire culturel québécois. Mais qu'y avait-il dans sa bibliothèque ? Quelles étaient ses vraies assises livresques ? J'ai eu la chance de voir et de consulter sa bibliothèque, chez lui. Elles étaient celles, souvent mal pensées et mal articulées dans nos discours critiques, de sa génération élevée non pas à l'obscurantisme catholique de bas étage, mais aux frissons de la fraternité socialiste et du personnalisme chrétien. Perrault, quand il s'assoit à son bureau, voyait sur ses rayons les noms de Romain Rolland, d'Antoine de Saint-Exupéry, de Georges Bernanos, d'Albert Camus, de François Mauriac ou de Gabriel Marcel. Plus près de nous, il y avait ceux de François Hertel ou de Georges-Henri Lévesque, de Gabrielle Roy, de Marcel Dubé, d'Alain Grandbois ou de Rina Lasnier. Tout cela demeure à retracer puis à être agencé en un tableau dont la transmission saura nous passionner à l'égal des questions nouvelles de notre temps. Et on ne doit pas le dire qu'à propos de Pierre Perrault. Il faut le faire de toute l'aventure intellectuelle du Québec dont il est issu et dont son œuvre, dans son fond philosophique, témoigne en partie. Avec *Une vie sans bon sens*, Pierre Perrault continue en quelque sorte sa vie. C'est un livre tel que les auteurs issus de la Révolution tranquille, vivants ou disparus, devraient ou auraient tous dû souhaiter qu'on leur accorde. Souhaitons à notre tour qu'il soit le début de quelque chose qui a de l'ampleur. ■